

LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE I.

« AINSI, l'armée avait repassé pour la troisième et dernière fois le Dniéper, fleuve à demi russe et à demi lithuanien, mais d'origine moskovite. » (Page 311 [221].)

Nous ne releverons pas *l'origine moskovite* du Dniéper. La question de savoir qui a existé le premier de Moskou ou du Dniéper, serait digne d'occuper les séances d'une académie burlesque; elle serait le pendant de la fameuse question de la préexistence de la poule et de l'œuf.

L'auteur dit que « le 22 on marcha d'Orcha sur Borissoff.... dans une neige fondue et au travers d'une boue profonde et liquide. Les plus faibles s'y noyèrent. » (Page 312 [221, 222].)

C'est étrangement abuser de *l'hyperbole*, que de dire que la boue était assez profonde pour qu'on pût s'y noyer. Le dégel continua effectivement lorsque nous quittâmes Orcha; mais les progrès en étaient lents. La route ne fut aucunement défoncée; sa surface seule de glace et de neige se couvrit d'eau et de boue; la gelée reprit dans la nuit du 22 au 23.

L'auteur reproduit encore ses réflexions, sur la conduite

de Napoléon dans cette campagne. La précaution qu'il prend de les mettre dans la bouche des chefs de l'armée, ne leur donne ni plus de poids ni plus de vraisemblance. Il fait dire aux uns que, « comme Charles XII dans l'Ukraine, » Napoléon avait mené son armée se perdre dans Moskou. » (Page 313 [222].) A d'autres, que « l'espoir de terminer » la guerre dans une campagne avait été fondé; qu'en » poussant sa ligne d'opérations jusqu'à Moskou, Napoléon » avait donné à cette colonne si allongée une base suffisamment large et solide, etc. » (Page 313 [222].) Mais une des principales objections de ceux-ci, c'est qu'on n'ait pas « sur le champ de bataille de la Moskowa profité des premiers succès du maréchal Ney. » (Page 314 [223].)

Nous avons déjà démontré combien était peu fondé ce reproche que fait M. de Ségur à l'empereur, au sujet de la bataille de la Moskowa. Nous répéterons encore que la bataille de la Moskowa a eu tout le succès qu'on devait en attendre; la prise de Moskou en a été la suite; la paix devait en être le résultat. L'élite de l'armée russe y a succombé; de leur propre aveu, les Russes ont perdu cinquante mille hommes. D'ailleurs, depuis cette bataille, où l'armée russe s'est-elle conduite avec la même vigueur? est-ce à Malo-Jaroslavetz, où trois divisions françaises et italiennes l'ont battue? est-ce à Viazma, où notre arrière-garde a passé sur le ventre à Miloradowitch? est-ce à Krasnoi, où Napoléon avec quinze mille hommes a fait reculer Kutusof à la tête de cent mille Russes? Certes, si ces derniers soldats avaient été les mêmes que ceux qui avaient si vaillamment combattu dans les champs de la Moskowa, nous n'aurions point obtenu de pareils résultats. Comment M. l'officier du palais, qui peint l'armée française comme entièrement désorganisée, excepté la garde qui lui sert de noyau, ose-t-il encore reprocher à Napoléon de n'avoir pas fait donner ce corps d'élite à la bataille! L'utilité de la garde dans la re-

traite est la meilleure réponse qu'on puisse lui faire. Si notre armée, malgré tous les désastres dont elle a été accablée, a pu se retirer avec gloire de la Russie, c'est donc à la prévoyance de l'empereur qu'on le doit.

Ce qui prouve que les réflexions prêtées par M. de Ségur à nos généraux ont été écrites après l'événement, c'est qu'elles manquent d'à-propos. Ce ne sont point celles qu'ont pu faire alors les chefs de l'armée ; ils avaient présents à l'esprit les ordres, les mesures, les recommandations prescrites par l'empereur avant son arrivée à Moskou, et pendant son séjour. Ils savaient combien son temps y avait été utilement employé, sur quels objets son génie actif et prévoyant s'était exercé. L'impression de ces dispositions si utiles était encore toute récente ; mais l'esprit de l'auteur n'en a point conservé de traces. Le résultat est tout pour lui. C'est avec d'autres yeux qu'un historien doit voir ; il doit se reporter aux temps, aux lieux, tenir compte de tout, et interroger le passé, pour ne rien omettre des circonstances qui peuvent éclairer ses récits. Le compte détaillé et si exagéré qu'il donne de nos pertes, supposerait qu'il a fait le dépouillement de rapports circonstanciés des différens corps d'armée, qui n'auraient pu être connus que bien des mois après. Comment l'armée pouvait-elle les connaître alors ? C'est une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres de la vraisemblance de tous ces beaux discours. Il en est de même des marches et des mouvemens de l'armée de Schwartzenberg, que M. de Ségur fait raconter si minutieusement par l'armée, et qui n'ont pu être appris que long-temps après.

Les reproches qu'il adresse à Napoléon, « d'avoir laissé » la direction des affaires militaires au duc de Bassano » (page 315 [224]), sont sans fondement. Le duc de Bassano était à Wilna avec sa chancellerie et le corps diplomatique, qui ne pouvaient suivre l'armée. Il y faisait les affaires

de son département, et y exerçait en même temps une influence supérieure sur le gouvernement du pays. Les ordres pour les mouvemens militaires ne passaient pas par lui ; ils étaient toujours expédiés directement par le prince de Neufchâtel, aux généraux qui ne se trouvaient pas dans la sphère d'activité à laquelle l'empereur donnait immédiatement l'impulsion. Si le duc de Bassano en recevait quelquefois communication, c'était pour qu'il fût au courant de l'état des choses, et qu'il pût dans l'occasion prendre les mesures que des circonstances imprévues auraient rendues nécessaires. Mais ses rapports avec les chefs des corps d'armée, qui étaient sur le Bug et la Duna, se bornaient généralement à leur transmettre les informations qu'il recevait du quartier-général. L'activité connue de ce ministre ne laisse pas de doute sur l'exactitude de ces communications. Mais nous ignorons si, en même temps qu'il pressait le prince de Schwartzenberg d'accélérer sa marche et de se porter en avant, il a cherché à éviter de lui inspirer un découragement qui aurait probablement retenu sur sa frontière un allié déjà trop disposé à ne pas s'en éloigner.

Le maréchal-des-logis du palais, qui se fait ici l'interprète de l'opinion de l'armée sur le général autrichien, veut-il le disculper en lui faisant dire qu'il a reçu des ordres contradictoires et inexécutables, et que le duc de Bassano lui a donné de fausses nouvelles ? Si ce sont là les seules raisons que le prince de Schwartzenberg puisse alléguer pour répondre au grave reproche d'avoir, pour couvrir Varsovie, abandonné sa ligne d'opérations sur Minsk, où se trouvaient nos magasins, et où passait notre ligne de retraite, la postérité jugera le mérite de cette justification.

CHAPITRE II.

LES instructions que Napoléon transmet de Moskou, le 6 octobre, au maréchal Victor, « supposaient une vive attaque ou de Wittgenstein ou de Titchakoff. Elles recommandaient à Victor de se tenir à portée de Polostk et de Minsk; d'avoir un officier sage, discret et intelligent près de Schwartzenberg; d'entretenir une correspondance réglée avec Minsk, et d'envoyer d'autres agens sur plusieurs directions. » (Pages 321 et 322. [228].)

Ces instructions devaient prévenir le désastre de la prise de Minsk. L'auteur blâme l'empereur de ne les avoir pas renouvelées. « Elles parurent, dit-il, oubliées par son lieutenant. » Pour justifier ce dernier, il ajoute : « Enfin, lorsqu'à Doubrowna l'empereur apprit la perte de Minsk, lui-même ne jugea pas Borisoff dans un aussi pressant danger, puisque le lendemain, en passant à Orcha, il fit brûler tous ses équipages de pont. » (Page 322 [228].)

Aussitôt que l'empereur apprit la prise de Minsk, il donna ordre au deuxième corps de se porter rapidement avec une division de cuirassiers et cent pièces de canon, sur Borisoff, où se rendait la division Dombrowsky, et de marcher de là sur Minsk, ainsi que le constate la lettre que nous avons déjà rapportée page 298.

L'empereur fit brûler à Orcha les deux équipages de pont qui s'y trouvaient, afin d'en faire servir les chevaux à atteler l'artillerie qui était dans cette place. Indépendamment

de la difficulté que l'on aurait éprouvée à conduire vers Borisoff l'équipage de pont, Napoléon ne pouvait supposer à cette époque que, malgré les instructions et les ordres qu'il avait précédemment donnés aux ducs de Bellune et de Reggio, le point important de Borisoff tomberait si promptement au pouvoir de l'ennemi. C'est pourquoi il aima mieux emmener des canons que de lourds bateaux, qui paraissaient inutiles, et qui, mal attelés, seraient restés en route.

L'auteur introduit ici un général du génie qui, « interpellé par Napoléon, déclare qu'il ne voit plus de salut qu'au travers de l'armée de Wittgenstein. » (Page 323 [229].) Comme M. de Ségur ne nomme point cet officier, il est probable qu'il met en scène ce nouvel acteur pour lui faire donner ce conseil. Il oublie qu'à la page 279 [198], il a fait répondre, à Orcha, par le général du génie Dodde, à Napoléon qui voulait aller vaincre Wittgenstein vers Smoliany, que la position de Wittgenstein était *inabordable*. Il est fâcheux que le général Rogniat n'ait pas fait la campagne de Russie; de quelle ressource le savant auteur des *Considérations sur l'art de la guerre*, n'eût-il pas été à M. de Ségur pour toutes ces conversations faites après coup!

« L'empereur montre du doigt sur la carte le cours de la Bérésina au-dessus de Borisoff; c'est là qu'il veut traverser cette rivière; mais le général (inconnu) lui objecte la présence de Titchakoff sur la rive droite, et l'empereur désigne un autre point de passage au-dessous du premier; puis, un troisième plus près encore du Dniéper. Alors sentant qu'il s'approche du pays des cosaques, il s'arrête et s'écrie : Ah! oui, Pultawa! c'est comme Charles XII. » (Pages 323 et 324 [229].)

Pour croire à la vérité de ce récit, il faudrait supposer une grande distraction ou de la part de l'empereur, ou de celle du général du génie qui a communiqué à l'auteur cette

anecdote. Napoléon a cherché à connaître un point favorable pour le passage au-dessus ou au-dessous de Borisoff, et les deux qui lui étaient indiqués étaient ceux de Bérésino et de Weselowo, son intention étant toujours de marcher sur Minsk ou Wilna. D'après l'auteur, il paraîtrait que ce n'était point Bérésino, qui est à une forte marche de Borisoff, mais un point beaucoup plus bas. Or, nous ne voyons que celui de Bobruisk, place forte occupée par les Russes, ce qui, avec la direction de l'armée de Kutusof sur la basse Bérésina, n'aurait pas facilité notre passage dans cette direction. Cette hypothèse est déjà peu admissible; mais M. de Ségur ne s'en contente pas, il fait promener l'empereur jusqu'à Pultawa, c'est-à-dire à plus de cent vingt lieues du point où il se trouve, sans doute pour l'amener à se comparer à Charles XII, sans considérer qu'il saisit, pour faire cette comparaison, deux situations totalement différentes.

Pour justifier cette exclamation de Napoléon, il ajoute que cette idée fait sur lui une impression telle « que son » esprit et même sa santé en sont ébranlés, plus encore » qu'à Malo-Jaroslavetz. » Il nous cite en témoignage « un » valet de chambre qui fut seul témoin de sa détresse. » (P. 324 [230].) Personne ne s'en est aperçu, et l'auteur nous en donne pour raison « que la force de l'homme ne consiste » le plus souvent qu'à cacher sa faiblesse. » (P. 324 [230].) Ainsi, les faits ni les raisonnemens ne manquent jamais à M. le maréchal-des-logis pour justifier ses suppositions. Mais voulant écrire une histoire, et manquant de matériaux, il a été forcé de subir tout le désavantage de cette position. Il lui a fallu quêter des notes de toutes parts. Chacun lui a fourni un morceau qu'il s'est hâté d'enregistrer, et qu'il publie sans se donner la peine de le vérifier.

La conversation qu'il suppose entre MM. Duroc et Daru, est invraisemblable. Il ne pouvait leur venir l'idée absurde de la captivité de l'empereur comme *prisonnier d'état* à

cette époque. (Page 325 [230].) Elle n'a pu se présenter à l'esprit de l'auteur que depuis 1815. Comment croire que l'empereur, à la tête de cinquante mille combattans, et avec une artillerie nombreuse, pût penser à se rendre?

D'ailleurs, ce chapitre est suffisamment réfuté par les actions de ce prince. L'un est l'idéal, les autres le positif. Dans la nuit du 22 au 23 novembre, il approuve la résolution d'Oudinot de marcher à l'ennemi, de le culbuter dans la Bérésina; dans le cas où les Russes parviendraient à détruire le pont de Borisoff, il devait s'emparer d'un passage à droite ou à gauche, et y faire construire sur-le-champ des redoutes et deux ponts. En même temps, il ordonne que les chevaux d'artillerie, qui seraient attelés à des voitures quelconques, soient dételés pour être rendus aux pièces et aux caissons de munitions. Quelques heures après, et dans cette même nuit du 23 novembre, apprenant que l'ennemi, dans sa fuite, a rompu le pont de Borisoff, il fait écrire par le major-général la lettre suivante à Oudinot :

« M. le duc de Reggio, je reçois votre lettre du 22, datée » de Nacza. Le duc de Bellune sera aujourd'hui 23 à Kolo- » penitchi. Il se portera le 24 sur Baran. Tâchez d'être » maître du gué de Weselowo le plus tôt possible, d'y faire » construire des ponts, des redoutes, des abattis pour le ga- » rantir. Nous pourrons de là revenir sur la tête de pont » de Borisoff pour en chasser l'ennemi, ou de là revenir sur » Minsk, ou enfin, comme vous le proposez, nous porter » sur Vileika par la route que vous avez faite, et que vous » avez trouvée très-bonne, etc. »

Nous terminerons au reste ces observations par la citation d'un passage de l'ouvrage du colonel Boutourlin (page 362, tome II). Nous y voyons un Russe rendant à l'empereur plus de justice qu'un Français : « Cependant dans cette si- » tuation, la plus périlleuse où il (Napoléon) se soit jamais » trouvé, ce grand capitaine ne fut pas au-dessous de lui-

» même. Sans se laisser abattre par l'imminence du danger,
 » il osa le mesurer avec l'œil du génie, et trouva encore des
 » ressources là où un général moins habile ou moins dé-
 » terminé n'en aurait pas même soupçonné la possibilité. »

CHAPITRE III.

LA lettre que nous avons citée à la fin du chapitre précédent, ne contient rien qui annonce de la part de l'empereur un acte de désespoir. Il donne tranquillement des ordres pour le passage de la Bérésina, et cependant l'auteur dit : « Dès le 23, Napoléon s'y prépara comme pour une » action désespérée. » Pour appuyer cette assertion, il ajoute : « Il se fit apporter les aigles de tous les corps et les » brûla. » (Page 328 [232].)

Ce fait est faux. En supposant que l'empereur eût eu cette idée, elle était inexécutable ; ces aigles étaient en cuivre. Comment, d'ailleurs, supposer qu'au moment où ce prince fait rallier les hommes isolés, leur fait distribuer des fusils, des carabines, des munitions, où, par la réunion des corps d'Oudinot et de Victor avec ceux qui avaient été à Moskou, il se trouve à la tête d'environ cinquante mille hommes et d'une artillerie formidable, comment supposer, disons-nous, qu'il eût pris une mesure semblable, qui n'eût servi que de signal à la désorganisation, et qui eût été un vrai cri de *saute qui peut*? A la tête de cinquante mille hommes, Napoléon pouvait passer par-tout; et lors même que le passage de la Bérésina eût été impossible, ni l'empereur ni l'armée n'eussent été perdus. L'auteur paraît avoir oublié le génie de notre chef, la bravoure de nos soldats, et les combats de Malo-Jaroslavetz, de Viazma et de Krasnoï. Au surplus il dit lui-même (page 397 [280]), qu'après Smor-

goni, la plupart des colonels marchaient encore avec quelques officiers autour de leur aigle. Le maréchal Ney, dans une lettre au prince de Neufchâtel, en date du 2 décembre, annonce qu'il a envoyé les aigles à la suite de la garde *.

M. de Ségur se contente de citer, en passant, l'escadron sacré, qu'il dit composé d'environ cinq cents maîtres. En rapportant ce fait, il paraît n'avoir en vue que de montrer la détresse de notre cavalerie. Cependant, le dévouement de ces officiers, qui se mirent dans les rangs, soignant leurs chevaux, allant en vedettes, etc., etc., valait bien la peine d'être remarqué.

Le maréchal-des-logis du palais suppose qu'on traverse la forêt de Minsk, en allant de Tolaczin à Borisoff, tandis que cette forêt est située dans le gouvernement de Minsk,

* *Le duc d'Elchingen au prince de Neufchâtel.*

Bialze, le 2 décembre 1812.

Monseigneur, je reçois à l'instant la lettre que V. A. S. m'a fait l'honneur de m'écrire ce matin à une heure, pour me prévenir que le maréchal duc de Bellune est chargé de faire l'arrière-garde. J'ai réuni ici tout ce qui reste d'infanterie des deuxième et cinquième corps, ainsi que les brigades de cavalerie légère des généraux Castex et Corbineau, et de la division de cuirassiers du général Doumerc.

Je laisse au duc de Bellune la cavalerie, une batterie de quatre pièces de 12 et deux obusiers. Je marche en arrière avec l'infanterie, en l'échelonnant de manière à pouvoir garder les ponts et les défilés; car ce n'est pas avec mille hommes au plus qui me restent qu'on peut espérer de former une réserve.

J'ai envoyé à la suite de la garde, les cadres des troupes du troisième corps, et les aigles. Je pense que ma présence ici n'est pas très-nécessaire, et que je pourrai sans inconvénient laisser le commandement au général Maison.

Je ne puis procurer à V. A. des renseignemens tirés des prisonniers de guerre, parce que ces prisonniers ont été de suite envoyés au quartier impérial.

Je suis, etc.

et sur la rive droite de la Bérésina. Il suppose également que « l'armée française s'écoulait précipitamment à travers ces bois, » en entendant sur notre droite le canon de Wittgenstein. « Ce bruit si menaçant, dit-il, hâta nos pas. » (Page 329 [232, 233].) Il fallait laisser aux gazetiers russes de semblables réflexions.

Après avoir fait une peinture affreuse de l'armée française, qu'il fait marcher devant les deuxième et neuvième corps, « l'aspect d'un si grand désastre, dit-il, ébranla, » dès le premier jour, les deuxième et neuvième corps. « Le désordre les gagna. » (Page 331 [234].) La conduite de ces deux corps d'armée, aux combats qu'ils soutinrent sur les deux rives de la Bérésina, est la meilleure réponse à cette accusation.

Après tant de verbiage et de divagation, notre écrivain dit que « personne ne doutait de la victoire....; que cette » armée ne se sentait vaincue que par la nature : la vue de » son empereur la rassurait....; il était donc encore au mi- » lieu de son armée, comme l'espérance au milieu du cœur » de l'homme....; il semblait que de tant de maux le plus » grand fût encore celui de déplaire, etc., etc. » (Pages 332 et 333 [234, 235].) Voilà les vrais sentimens de l'armée tracés par M. de Ségur lui-même : il faut toujours en revenir à la vérité.